

Dubosc : les brèches de l'abstraction

• Il faut une certaine naïveté pour aborder aux toiles d'Isabelle Dubosc. Le meilleur moyen est de **ne** pas vouloir à **tout** prix répondre à cette question : que représentent-elles ? Mieux vaut se **laisser** aller à un certain charme, presque étouffé, presque délavé, dirait-on, comme si le peintre, devant l'embarras du choix, n'avait pas accepté ce choix même. Si on se contente alors de ce qui est donné, on aimera les bleus très solaires, **les** gris qui conviennent au sable, et à la pierre, les couleurs très brumeuses aussi, comme si elles étaient destinées à gommer d'avance les images sur le point de se constituer. Ce n'est point de l'hésitation pourtant, mais un parti pris, qu'on finit par partager sans peine : les toiles, qui pourraient être horizontales, à première vue, doivent se voir, au contraire, **verticalement**.

Telle prairie se renverse alors, et telle idée de maison refuse de s'édifier. Un horizon se lève, tandis qu'une flaque d'eau dément cette définition ; elle n'est ni flaque ni eau. Allons plus

loin : une muraille n'aimerait pas qu'on la prenne pour telle : il nous fout y voir — ou deviner — une présence presque humaine et une façon de dédoublement. Il arrive parfois qu'Isabelle Dubosc se rende à l'évidence : il y a chez elle, des plages qui sont un amas de galets, des falaises qui ne basculent pas et des paysages marins dont nous ne devons attendre aucun comportement bizarre. Mais déjà, la reprend la nécessité de tout remettre en cause, en un assez doux mouvement de balançoire. Chez d'autres peintres, la notion de métamorphose ou de transfiguration s'accompagne de traits violents et de forte véhémence. Isabelle Dubosc a des doutes plus sereins, des interrogations plus aimables, des incertitudes qui savent caresser avec pudeur. Une jolie force tranquille et des frissons élégiaques. •

ALAIN BOSQUET

Galerie Brigitte Schéhadé, 44, rue de Tournelles, Paris 4'. Jusqu'au 22 octobre.